



Julius Lagerheim.- *Souvenirs de mon séjour en Afrique, Maroc, 1831-1832* (Paris: éditions du jasmin, 2020), 206p.

(Erik) Julius Lagerheim était connu des historiens marocains, d'une part par la liste des consuls de Tanger établie par C. R. Pennell, d'autre part, mais seulement superficiellement, par la notice biographique qui lui avait été consacré par Eberstein-Ekman, (*Kungl. Vitterhets Historie och Antikivets Akademien, utgiven av Samfundet för Svenskt Biografiskt Leskikon genom Bengt Hildebrand*, Stockholm, 1949, vol. 12, p. 282-4). C'est un nouveau document qui est mis à la disposition des chercheurs par Elena Blazamo. Celui-ci a été traduit à partir d'un manuscrit suédois inédit. En 1831, Julius Lagerheim, alors consul à Alger de deux pays réunis depuis 1814, la Norvège et la Suède, ne peut retourner à son poste en raison de l'arrivée de l'armée française en Algérie. Il reçoit alors la mission d'aller apurer les comptes du consulat de Suède à Tanger quelque peu malmenés par le comte Johan Mathias Ehrenhoff, présent à Tanger depuis 1822 et par ailleurs père d'un futur consul présent à Tanger à partir de 1854, Selim Ehrenhoff.

Les mémoires marocains de ce consul, qui seront complétés par ses mémoires algériens, portent sur la microsociété du corps diplomatique étranger présent à Tanger, sur ses activités et ses loisirs. La société marocaine, autre que tangéroise, n'est évoquée que superficiellement et en arrière-plan, avec de multiples jugements de valeur et des accusations contre les transformations induites par une cause supposée, celle d'un islam devenu seulement conservateur et donc considéré comme étant l'obstacle principal à toute transformation de la société.

Le consulat suédois de Tanger a été créé en 1776. Il fut motivé par le développement de la marine marchande suédoise et sa protection contre les "pirates" présents en Méditerranée ou dans l'océan atlantique. Pour cela, il fut décidé par traité que la Suède, à la différence des autres nations comme la France, l'Espagne ou l'Angleterre, capables de défendre leurs propres navires marchands avec leurs navires de guerre, paierait, une "annuité." Celle-ci fut d'abord livrée annuellement au sultan et se montait à 40 000 piastres fortes espagnoles. Puis, comme cet argent, livré par la société danoise Andersen, arrivait difficilement au Maroc par Cadix puis par Gibraltar, il fut livré tous les deux ans même si le sultan demandait des avances à l'occasion de chaque crise intérieure. Il est vrai qu'un échange épistolaire entre Tanger et Stockholm avec aller et retour demandait alors en moyenne sept mois, ce qui déterminait des relations diplomatiques très différentes de celles qui existent de nos jours.

Plusieurs consuls suédois puis suédo-norvégiens après 1814 se succédèrent à Tanger. Le premier Olof Agrell écrivit ses *Briefve von Marocco* en 1797. Il y eut ensuite Jakob Gråber af Hemsö, présent dès 1815. Il fut nommé consul en 1821, mais aussitôt considéré comme inacceptable par le sultan. Ses écrits sur le Maroc, très diversifiés, dont un remarquable texte sur la peste de 1818 et le *Specchio geographico*

furent, il y a quelque temps, publiés par Jean-Louis Miège et Romain H. Rainero (*Le Maroc*, Rabat: La Porte, 2002, 332p.). C'est dans ces circonstances que le comte Ehrenhoff arriva à Tanger en avril 1822.

En décrivant les relations du Maroc avec la Suède à l'époque du sultan 'Abd al-Rah'mân, ce livre complète l'étude de R. Lourido-Diaz (*Relaciones sueco-marroquias en el siglo XVIII*, Tetuan, *Africa*, 1971, n° 355, p. 68-70). Et il donne un contrepoint aux nombreuses études sur le milieu diplomatique tangérois dues à Norbert Blandin, François Charles-Roux, Jean-Louis Miège et surtout Jacques Caillé, ainsi qu'à celle de Philippe de Cossé-Brissac sur les consuls après 1830 ou d'Henry de Castries consacrée aux liens entre le Maroc et le Danemark (*Hespéris*, 1926). Mais on pourrait aussi citer, plus récemment, Anthony Newbury auteur de *Diplomats in Barbary: their political and personal activities in Morocco during the early 1830s* (*The Journal of North African Studies*, (26) (2021): 1-20).

On voit revivre un Maroc disparu avec ses violences, ses relations entre citadins et paysans, musulmans et juifs. Il est vrai que, comme beaucoup, l'auteur confond "arâbî" et "arûbî." D'où son étrange classification des populations marocaines. Par ailleurs, on voit comment se constituent les images du Maroc dans une microsociété d'étrangers que divisent les nationalismes, également les régimes monarchiques d'Europe et le républicanisme américain ou les classes sociales, mais qu'unissent des valeurs communes. Un de ces points communs est l'acceptation de l'institution de la quarantaine fondée sur l'idée de contagiosité, ce que rejettent les médecins marocains de l'époque et la population marocaine pressée, par exemple, d'accueillir les pèlerins de retour de la Mekke sans se douter que ces personnes pouvaient aussi apporter la mort. Ces positions s'opposaient à celle de nombreux médecins andalous du passé qui argumentaient en faveur de l'idée de contagion.

Cette publication attire indirectement l'attention des historiens sur le fonds Marocana des Riksarkivet de Stockholm et on peut espérer qu'elle suscitera de nouvelles recherches sur cette période de l'histoire diplomatique suédo-marocaine postérieure aux grandes ambassades suédoises de Van Stranden en 1775 ou de Kullenberg en 1781.

Jean-François Clément
Chercheur indépendant, France